

# L'ADOPTION EN AFRIQUE SUBSAHARIENNE : LA QUESTION DES ORIGINES DANS LE CAS KAMBARA

Thomas Fabrice AWONO LEVODO  
Alain Delombard NKOUNKWEN  
Université de Yaoundé 1  
fabriceawono28@gmail.com

---

## Résumé

*Si la condition de l'enfant adopté peut paraître triste dans la société occidentale en ce sens que l'adoption fait très souvent revivre, selon Rude-Antoine (2006), au sujet en situation d'adoption un avant-coup teinté de désorientation et de détresse, cette pratique peut susciter en fonction des sociétés des avis différents. C'est ainsi que dans l'optique de comprendre la spécificité de la pratique adoptive en Afrique subsaharienne à travers le cas Kambara, le présent article s'inscrit dans un devis qualitatif avec un paradigme compréhensif. L'analyse de contenu thématique du vécu subjectif du cas Kambara révèle qu'en Afrique subsaharienne, l'adoption offre des ouvertures vers plusieurs familles et communautés de vie distinctes. Ce qui suppose une considération avantageuse et enviable pour le sujet adopté. L'adoption permet ainsi à un enfant de rejoindre un réseau de solidarité plus grand, ce qui n'est pas à considérer comme un handicap social mais plutôt comme une richesse dans le tissu relationnel du sujet. L'encadrement ou l'accompagnement du sujet adopté dans les institutions comme l'école, l'orphelinat, le centre d'accueil ou même la maison suppose les caractéristiques de contenance et de transformation de l'environnement de vie du sujet.*

**Mots-clés** : adoption, secret des origines, filiation, parenté.

---

## Abstract

*If the condition of the adopted child may seem sad in the occidental society, in fact that adoption can sometimes bring back according to Rude-Antoine (2006), a foreboding of disorientation and distress to the adoptee, this practice can arouse different opinions depending on the context. Thus, in an effort to understand the specificity of adoption practices in sub-Saharan Africa through the Kambara case, this article uses a qualitative approach with a comprehensive paradigm. The thematic content analysis of the subjective experience of Kambara and some of his family members reveals that adoption offers openings to several distinct families and homes. This implies an advantageous and enviable consideration for the adopted subject. Adoption thus allows the young individual to join a larger network of solidarity, and on the psychosocial plan, this gain is not considered as a handicap but rather as an opportunity. The supervision or accompaniment of the adopted person in institutions such as schools, orphanages, shelter centers or even a home assumes the characteristics of containment and transformation of the person's living environment.*

**Keywords**: adoption, secrecy of origins, filiation, kinship.

---

---

## Introduction

---

Dans la famille africaine traditionnelle, l'enfant est recherché non pas nécessairement pour lui-même mais pour ce qu'il représente aux yeux de ses parents mais aussi de la communauté toute entière. Au Cameroun précisément, Ndjodo (2011) soutient que l'enfant constitue la réalisation des espérances du parent et vient consacrer la prospérité de la communauté dont il contribue à grossir le rang des défenseurs. En pareil contexte, où la survenue d'un enfant au sein d'un couple a plus une valeur symbolique, la procréation se trouve davantage au service de la continuité généalogique. Dès lors, la difficulté ou l'incapacité à donner naissance confronte le corps familial à une rupture de la chaîne filiative et à une discontinuité du narcissisme groupal. En clair, être dans l'impossibilité d'assurer une descendance par des voies naturelles avec son conjoint apparaît comme la source d'une mise en cause de l'étayage corporel des représentations de la parenté entendue comme « *le lien particulièrement fort et chaleureux de ceux qui vivent ensemble, la communauté de vie* » (Kuyu Mwiswa, 2005).

Pour faire face à la discontinuité dans l'ordre généalogique qui suppose l'attaque de la parenté, nombreux sont ceux qui s'engagent à prendre l'enfant du frère, l'enfant de la sœur, l'enfant du cousin. Ce mode de circulation d'enfants en marge de tout ordre juridique et administratif est traditionnellement courant dans le fonctionnement socio anthropologique des familles et/ou communautés en Afrique subsaharienne. Awono Levodo et Mgbwa (2022) en parlent en termes d'« *adoption tacite* ». Il s'agit pour eux d'une circulation d'enfants dans une famille (ou dans une communauté) ou entre les familles (ou entre des communautés) sans véritable respect des garants sociaux (la légitimation adoptive) en la matière.

Si l'adoption donne à un enfant les parents qu'il n'a plus, suite à une séparation ou à une perte, et aux parents un enfant qu'il n'ont pas pu avoir ou qu'ils n'ont pas su avoir, elle n'est pas une aventure sans heurts pour la santé mentale aussi bien de l'enfant que des parents qui l'accueillent. En effet, pour une bonne santé mentale, Benamsili (2020) pense que l'enfant a besoin de sa famille de naissance. Pour elle, l'enfant est considéré comme un être dépendant de son premier biotope biologique qui lui procure de l'amour, de l'attention et forge son identité. L'adoption implique la perte de ce biotope biologique et confronte ses acteurs à une dynamique psychique : le travail du deuil (un deuil à la fois précoce et sans objet). Elle soumet les sujets à un travail d'intégration de la rupture dans leur réalité quotidienne. Or, la séparation qui aboutit à la rupture chez l'enfant en situation d'adoption soulève des questions complexes du fait qu'il n'a pas encore achevé son développement psychique, cognitif (Bacqué, 2007), et surtout émotionnel pour penser ses origines sociales, culturelle et même anthropologique.

Quel qu'en soit la situation adoptive et les acteurs qu'elle implique, le secret des origines résonne dans celle du vécu de la filiation adoptive et révèle ce qui n'a pas été élaboré dans l'histoire des parents qui adoptent qu'il convient d'élaborer. En effet, dans la relation de parents adoptifs et d'enfants recueillis, des paroles sont tuées ou interdites, des émotions occultées ou

sacralisées. Ce qui fait dire à Tsala Tsala (2007) que dans la réalité, « tout le monde sait, mais tait ». L'on sait que, le « père » n'est pas le vrai père, la « mère » n'est pas la vraie mère, les « frères » ne sont pas les vrais frères. Le sujet adopté n'est pas non plus le vrai fils de la fausse mère, mais ils doivent tous faire famille. Comment faire famille dans une multitude des origines et quel sera la part du secret des origines dans ce processus tels sont les questionnements qui pivotent cette étude.

---

## **1. Méthodologie**

---

À l'aide d'un guide d'entretien, les données ont été collectées auprès de la famille A dans la ville de Yaoundé et analysées grâce à la technique d'analyse de contenus thématique. Le guide d'entretien s'est organisé autour de trois thèmes principaux encrés dans les alliances inconscientes à travers la transmission générationnelle. Il s'agit clairement de l'empreinte du corps familial, le secret dans le lien filiatif et la présence-absence qui fait famille chez le sujet adopté. Kambara âgé de 23 ans est adopté dans la famille A avant l'âge de 5 ans où il y avait déjà trois enfants. Le sujet a donc évolué dans une famille qu'on dirait normalement constituée car avec un « père » (fonction paternelle), une « mère » (fonction maternelle) et même des « frères » (possibilité d'un complexe fraternel). Or, il existe une réalité masquée, une réalité voilée mais surtout une réalité agie qui alimentent la vie quotidienne de Kambara. Ce qui fait dire que l'adoption fait très souvent revivre un après-coup teinté de frustrations et très souvent de privations au sujet en situation d'adoption. Si le modèle originel de la parenté de Rude-Antoine (2006) noue trois registres qui sont l'alliance, l'affiliation et la socialisation, l'adoption montre que le sujet en situation d'adoption est psychiquement et corporellement marqué du sceau d'un secret : le secret des origines. En clair, l'itinéraire du sujet adopté est parsemé de secrets et surtout il se doit de faire famille avec les absents.

---

## **2. Résultats**

---

### ***2.1. Du manque dans l'empreinte du corps familial***

---

Le corps de chair est présent avant toute chose, s'inscrit dans un microcosme dont le fonctionnement obéit à certaines contraintes depuis que la famille a organisé son habitat et ses liens autour de l'enfant. En son corps, le sujet adopté est réceptif dès ses origines à la complexité des gestes, des émotions et des sensations qui lui sont transmis par des cicatrices. Par le corps familial, il se dégage trois fonctions des cicatrices : elles rappellent les origines du sujet ; disent de quelle façon les sujets deviennent membre actif du corps familial ; permettent surtout la transmission filiative.

On ne se déplace pas sans son corps, on ne parle pas de Soi sans donner à son corps la place qui lui revient. Il est en réalité le scénariste de tout sujet et le sujet en retour est son réalisateur, acteur à ses heures mais ayant aussi laissé les autres agir en lui, l'initier, le déborder parfois, l'indigner souvent

mais aussi et surtout le construire. Quand scénariste et réalisateur ne jouent pas chacun son rôle, la scène prend une coloration de troubles d'adaptation : *« si les parents là m'avaient dit ça de leur propre bouche, la situation aurait été différente. Parce que mon comportement quand je revois, le fait d'enquêter fait que j'avais de plus en plus des représentations sur les mots de tout le monde dans mon entourage, genre « ils disent ça parce que je ne suis pas leur enfant », même les blagues avec les cousins à la maison, j'interprétais déjà tout, il m'arrivait de penser que même quand on nous donne quelque chose à tous, on appelle les autres après et on part encore leur donner, c'est pour ça qu'ils ont de l'en bon point, ils sont costauds »* (Kambara). Par ce vécu à connotation persécutive, tous les aspects de la vie de l'enfant se trouvent atteints partant de la vie relationnelle à la vie scolaire qui impose des interactions fructueuses de l'histoire de tout sujet.

Parce que l'empreinte du corps familial a quelque chose en commun avec celle de la carte de crédit, à savoir un équivalent de la dette, on peut mieux comprendre pourquoi Kambara a le sentiment de *« ne pas savoir à quel moment elle a su, ni qui lui a dit entre les gens de la maison et ceux de dehors »*. Ayant mal digéré l'absence de communication sur ses origines, ne pas le faire à son tour avec ses enfants s'apparente à une dette non payée. Il apparaît ainsi qu'une famille suppose une communauté d'individus réunis par des liens de parenté qui existent dans toutes les sociétés humaines. Le désir de satisfaction règne dans chaque famille face à ce que la réalité quotidienne oppose à vivre ensemble de manque à être ou de manque à avoir. Le manque à être dans le cas de Kambara est le statut de père qu'il acquiert étant encore lycéens comme beaucoup de jeunes en Afrique. Ce qui implique le manque à avoir un habitat pour lui. Il s'agit d'un manque que la mère du jeune collégien pense pour sa part être comblé par la venue d'un enfant et dont le corps familial est disposé à accueillir : *« je n'avais pas assez goûté à la maternité donc si Dieu me donne cette occasion à travers mon enfant qu'on m'avait d'ailleurs enlevé, ce n'est que réjouissance pour moi »*. Le rapport au manque forme le tronc commun du corps familial au sein duquel les désirs complexes intimes, peu ou pas conscients acquièrent de la force sur laquelle chacun s'appuie pour donner forme aux siens, leur donner une tournure et y faire adhérer les autres de soi. Il est donc clair que Kambara revit un manque originel par sa fille : *« Ma fille a eu ce même problème que tu évoques, elle connaît sa mère. Elle me connaît aussi, mais elle nous appelle avec nos noms. C'est que je ne peux pas exactement savoir à quel moment elle a su, ni qui lui a dit entre les gens de dehors et la maison. Moi-même je ne me souviens pas de lui avoir dit que c'est moi son père »*

Le manque dans l'empreinte du corps familial reprend des couleurs au moment où on ne s'y attend pas ou plus et surtout le jour où le devenir des enfants paraît y être impliqué. C'est ainsi qu'ayant été informée que son fils a enceinté une fille, la mère de Kambara se rend dans la famille de la fille *« dire que « il y a quoi à faire ? », au père de la fille de répondre qu' « il faut faire la layette, elle suit normalement ses visites, dès qu'elle accouche, vous venez prendre votre enfant »*. Ma mère demande au père de la fille que dit moi : *« quand est-ce qu'elle accouche ? »*, c'est vrai que chez nous il n'y a

*pas de téléphone, la date probable c'est quand ? On lui donne, elle dit que je serai là une ou bien deux semaines avant, en s'adressant à la fille, elle dit « ma fille moi je vais te demander l'autorisation hein parce que moi on me l'avait fait sans demander mon autorisation et c'est le problème que j'ai avait cette femme qui est assise là-bas » (Kambara).*

Toute famille adoptive a sa manière de faire corps avec son histoire, de la vivre dans son corps et de la transmettre par son corps avant de pouvoir la traduire en mots (Brun, 2019 : 10). Il s'agit d'une histoire qui se noue entre le corps que forme le collectif de la famille et celui que chacun possède à la naissance. L'empreinte étant avant tout corporelle, on peut comprendre que Kambara se cherche dans le corps de son père adoptif : *« si le père était costaud ça devait même être autre chose, comme il était aussi un peu petit de corps je me disais que peut-être c'est son corps que j'ai pris, c'est toujours ça que je disais mais j'interprétais tout, je regarde, son visage, son corps, je ne voyais rien chez moi » (Kambara).* Quand il revoit sa mère de naissance après la séparation un peu avant l'âge de 5 ans, on observe la même attitude de recherche : *« je la regardais seulement, je ne disais rien, mais je la fixais tellement, trop même et je me posais beaucoup de questions » (Kambara).*

---

## **2.2. Question du secret dans le lien adoptif**

---

Les situations adoptives sont des conjonctures potentiellement dramatiques et indécidables pour les milliers d'enfants incapables d'habiter une identité fondatrice (Merdaci, 2009). Depuis la grande vague des indépendances des pays de l'Afrique subsaharienne, la question des naissances hors mariage a été souvent articulée à des passerelles familiales, spirituelles instables et incohérentes. Les mesures d'encadrement des jeunes mères, et la fragilité des législations de protection de l'enfant et de la femme font face aux solidarités sociales et familiales pour les mères célibataires comme le témoigne le discours de la mère de Kamara face à la jeune fille enceinte par son fils : *« ma fille moi je vais te demander l'autorisation hein parce que moi on me l'avait fait sans demander mon autorisation et c'est le problème que j'ai avec cette femme qui est assise là-bas ».*

Dans la pratique clinique, on enregistre des situations où l'élaboration de secrets comme la révélation fragmente par un effet de traumatisme de la vie psychique, somatique et corporelle, les repères identitaires et identificatoires et précipite des fonctionnements limités à l'adolescence comme le témoigne Kambara : *« je vous dis que mon comportement avait changé à la maison. Le vol oh, je volais même la nourriture parce qu'on faisait les beignets de maïs parce que chez nous on n'a pas grandi avec l'argent de poche, on nous donnait toujours la nourriture dans les petits plastiques, on fais donc les beignets de maïs et on versait le haricot à l'intérieur. Je portais donc voler la levure et le reste de farine qu'on trouvait toujours dans mon sac. Ma tante ne comprenait plus rien, et j'étais déjà en 4<sup>ème</sup> ».*

Les pratiques adoptives en Afrique subsaharienne sont davantage ressourcées au statut social dans la famille et même dans l'ensemble de la

communauté. Si elles soulèvent très souvent les blessures de l'infécondité et le deuil du corps féminin chez l'occidental, tel n'est pas toujours le cas chez l'africain car ce dernier prend avec lui les enfants des autres quand bien même il en a avec son ou sa partenaire. Toutefois, que l'on soit dans l'un ou l'autre des contextes, l'adoption organise l'illusion d'une famille sans faille : « *quand je regarde bien, il n'y avait pas de différence dans la façon de prendre soin des enfants du couple et moi. J'avais la chance d'être dans la même salle de classe avec sa fille mais elle ne disait pas que les deux enfants vont utiliser les mêmes documents, elle achetait les manuels de chacun* » (Kambara) mais il s'agit en réalité d'un secret connu. C'est alors que dans la relation de parents adoptifs et d'enfants recueillis, des paroles sont tuées ou interdites, des émotions occultées ou sacrnalisées car elles indiquent les lieux de l'immaturation sociale et de la fragilité des statuts sexuels et biologiques. Elles désignent aussi la continuité de conflits refoulés, d'imaginaires éloignés et de fantasmes interdits.

Les fonctions maternelles et paternelles en situation d'adoption sont valorisées et ouvrent de nouveaux territoires à la vie communautaire et facilitent l'agrégation au groupe social. La procréation se présente en pareille contexte comme un puissant marqueur de la socialisation de tout sujet. De nombreux indicateurs des mobiles de l'adoption indiquent une forme de réaménagement des identités, des rapports à la vie et des rites d'appartenance. Nombreux sont des adultes qui se trouvent incapables d'expliquer aux enfants qu'ils reçoivent leurs origines pour éviter la confrontation à leur propre histoire infantile et à la mémoire douloureuse du manque biologique et social de paternité et de maternité vécue. C'est alors qu'il y a dans la révélation des origines du sujet en situation d'adoption une résurgence de tiers géniteurs et matriciels comme une dépendance obsédante de requérants virtuels d'enfant prêté, cédé, instable et étrange.

Pour chaque enfant, l'existence d'un secret autour de sa naissance représente un danger pour la génitrice auquel il est associé « *On ne causait plus hein, tout le voyage je la regardais seulement, je ne disais rien, mais je la fixais tellement, trop même et je me posais beaucoup de questions. Que yah tant d'années ? et je revoyais toujours la parole qu'on m'a dit : « et ta maman ne te cherche pas ? »* » (Kambara). Il s'agit d'un secret qui hante le quotidien du sujet adopté et conditionne sa santé mentale et psychique, son appartenance à sa communauté et sa vocation à partager des sentiments d'identité et de filiation avec des géniteurs, même fantasmés, reliés par le lien du désir d'enfant.

---

### **2.3. Faire famille avec les absents**

---

Être parent est une aventure, adopter des enfants en est une autre (Legrand, 2006). À observer attentivement, les difficultés sont plus grandes lorsque le sujet est adopté au-delà de 5 ans. L'adoption d'un tel enfant commence par la fracture de ne pas connaître la joie d'un premier regard et des premiers contacts. À ces inévitables frustrations s'ajoutent ignorances et non-dits

concernant le passé de l'enfant comme c'est le cas de Kambara quand il se retrouve avec sa mère : « *on ne causait plus hein, tout le voyage je la regardais seulement, je ne disais rien* » (Kambara). Dans la famille qui accueille l'enfant venu d'Ailleurs, il est manifeste que la difficulté vécue avec l'enfant recueilli est en rapport avec le passé de l'un ou l'autre des parents. Adopter devient pour les parents l'occasion de réécrire leur histoire et de la résoudre à leur façon : « *ma maman dit qu'elle n'avait pas assez goûté à la maternité donc si Dieu lui donne l'occasion, il faut que la tante l'accompagne voir la famille de la fille* ». Elle poursuit « *ma fille moi je vais te demander l'autorisation hein parce que moi on me l'avait fait sans demander mon autorisation* ».

Lorsque l'aventure de l'adoption se révèle être extrêmement difficile à vivre, très vite, une crise peut survenir dans le vécu quotidien du sujet accueilli. C'est perceptible chez Kambara quand il cherchait des réponses sur ses repères identificatoires : « *quand je revois, le fait d'enquêter fait que j'avais de plus en plus des représentations sur les mots de tout le monde dans mon entourage, genre « ils disent ça parce que je ne suis pas leur enfant », même les blagues avec les cousins à la maison, j'interprétais déjà tout* » (Kambara). Ce qui traduit un vécu persécutif auquel le sujet fait quotidiennement face mais dont il ne peut s'échapper car constituant un « *labyrinthe psychique* » où rodent en permanence les fantômes des absents. En effet, depuis Fraiberg (2012), l'on sait qu'il y a des « fantômes » dans bien des chambres d'enfants. Aujourd'hui, la clinique adoptive révèle qu'il s'agit des visiteurs qui surgissent du passé oublié des parents au même titre que les visiteurs du Moi de Mijolla. L'amour des parents si touchant et si enfantin n'est donc rien d'autre qu'une tentative de renaissance des objets psychiques coupés de la surface de l'Idéal du Moi. Dans cette situation, il revient à l'enfant de réparer l'histoire parentale. Ce qui suppose que l'enfant réel a affaire, à porter, à débattre avec l'expérience infantile du parent, avec l'enfant blessé, traumatisé, en détresse qui demeure vivant dans le parent.

Le sujet adopté en général et l'adolescent encore plus constitue pour se défendre toute une série de mécanismes : « *j'avais de plus en plus des représentations sur les mots de tout le monde dans mon entourage, genre « ils disent ça parce que je ne suis pas leur enfant », même les blagues avec les cousins à la maison, j'interprétais déjà tout, il m'arrivait de penser que même quand on nous donne quelque chose à tous, on appelle les autres après et on part encore leur donner, c'est pour ça qu'ils ont de l'en bon point* » (Kambara). Ce qui traduit un processus d'enkystements qui impose des clivages et plus précisément la formation d'une crypte à l'intérieur de laquelle se retrouve enfermé ce qui n'est pas de la famille adoptive mais qui hante son quotidien et dont le sujet n'a pas le pouvoir de se débarrasser.

Il arrive que la part cachée car traumatique de la crypte issue de la famille de naissance ressorte dans le comportement du sujet aujourd'hui adopté comme Kambara : « *le vol oh, je volais même la nourriture parce qu'on faisait les beignets de maïs parce que chez nous on n'a pas grandi avec l'argent de poche, on nous donnait toujours la nourriture dans les petits plastiques, on faisait donc les beignets de maïs et on versait le haricot à*

*l'intérieur. Je parlais donc voler la levure et le reste de farine qu'on trouvait toujours dans mon sac. Ma tante ne comprenait plus rien* ». Par ces comportements, le sujet en situation d'adoption a le sentiment que son protecteur ou l'adoptant peut disparaître à n'importe quel moment. Ne faisant donc pas confiance à la permanence de la personne qui s'occupe d'eux, de nombreux adoptés ont l'impression qu'ils ne pourront jamais compter sur quelqu'un, ils doivent ainsi avoir des ressources pour se suffire à eux-mêmes dans la vie.

---

### **3. Discussion**

---

Faire famille c'est transmettre un patrimoine génétique puis psychique. C'est aussi et surtout poursuivre une chaîne généalogique. Si la question de transmission se trouve au cœur de la problématique adoptive dans une perspective de « transmission troublée » (Le Run, 2017), c'est de par la séparation voire la perte primordiale que vit le sujet en situation d'adoption. Ce qui suppose une rupture avec les repères identificatoires en termes de garants méta psychiques et garants méta sociaux. Se séparer ou perdre son père, sa mère, ses frères pour un Ailleurs (proche ou lointain) suppose une crise et une rupture qui requièrent une intégration psychique, un travail intérieur, une élaboration mentale qui s'apparentent au « travail de deuil ». L'évolution des réactions et comportements est, dans l'ensemble, le même que celui qui est observé dans le cadre du deuil sans mort (au sens de Hanus, 2007). C'est une organisation autour du choc et de la dépression dont le rétablissement et la durée sont liés au « holding » et au « handling » de Winnicott. Il s'agit alors davantage du cadre et du contenu de l'adoption que la situation de l'adoption elle-même.

S'il convient de mentionner avec la littérature actuelle que l'adoption suggère le fantasme de transmission et le sujet adopté, un étranger du contenu dont il hérite, la pratique clinique auprès des familles qui accueillent des enfants venus d'un Ailleurs en Afrique subsaharienne dont ce travail rend compte d'un cas semble révéler une réalité qui est autre. En marge des suppositions qui font dire que le sujet adopté s'éprouve comme dépositaire d'une histoire venue d'Ailleurs et qui ne le concerne pas, la clinique adoptive auprès des familles camerounaises fait observer que l'adopté et les adoptants ont très souvent partagés un ancêtre commun, des habitats communs, des biens communs et même très souvent des croyances communes. Par ce partage, dans les sociétés d'Afrique subsaharienne, l'Ailleurs dont il s'agit par exemple dans l'adoption internationale, se retrouve être en contexte africain, non pas un « Ailleurs lointain » mais plutôt un « Ailleurs proche », parfois très proche et quotidiennement côtoyé.

Dans toute institution familiale, « notre place nous appartient » (Allais, 2011). Chacun en est responsable, et ce qu'il fait ne dépend que de lui. C'est donc au sujet qu'il incombe de l'habiter au mieux, dans le respect et la connaissance de ce qu'il est, en réalisant une intégration entre ce qu'il a reçu et ce qu'il a envie de transmettre à son tour. Prendre sa place nécessite non

seulement une implication réelle de la part du sujet pour comprendre les enjeux qu'elle représente, mais également une participation active pour déployer sa singularité, son point de vue de « sujet » en charge de son histoire et de sa vie, en tant qu'individu capable de faire les choix qui s'imposent à lui et qui épouse son destin.

---

## Conclusion

---

Les ravages que peut entraîner la situation d'adoption : pathologies du lien, troubles comportementaux, conflits au sein de l'institution familiale, peuvent souvent trouver leur source dans une négligence. L'adolescent, confus, se trouve dans un cadre peu favorable à son accueil et à son accompagnement dans ses difficultés à vivre. Le transfert dans l'adoption à toutes les étapes est parfois émaillé des effets d'amour et de haine avec le cortège d'affects qui le compose. Le lecteur de cet article redécouvre un questionnement qui prend appui sur les concepts de « *transmission trans et intergénérationnelle* », du « *secret des origines* », de « *parenté* », etc. Il y a lieu de tirer des conclusions sur le secret des origines dans son rôle de vecteur identificatoire soutenant la constitution du Moi face à la problématique du deuil qui peut éclore en situation d'adoption.

Dans l'optique d'organiser le magma familial et de différencier les individus, les codes généalogiques aboutissent en secret à la peur du vide, au besoin de Sujet, de Dieu, de raison. Selon Labrusse-Riou (2007), aussi bien pour les individus que pour l'ordre social, la filiation n'est pas une affaire purement privée. On ne s'attribue pas un enfant, pas plus que l'on ne renonce au lien et aux effets qui en découlent, au moyen de contrats privés. Car, la parenté inscrit tout sujet dans une appartenance familiale et lignagère, et par là même dans un corps social puisque de la filiation découle de nombreux effets qui intéressent directement le monde commun. Il peut s'agir des obligations alimentaires et d'éducation, des successions, ou plus directement encore, du nom, de l'identification dans la société, de la nationalité, d'appartenance à la communauté fondatrice de l'État.

Les notions de contenance, de transformation, de peau ou d'enveloppe psychique que propose Ciccone (2012) apparaissent comme des métaphores qui tentent de rendre compte des conditions à partir desquels le sujet peut se sentir exister dans sa peau, dans son corps, dans son individualité, et peut développer un sentiment de sécurité interne. Evoquer la nécessité d'intérioriser un objet contenant et transformateur, une fonction contenant, une fonction d'enveloppe, une peau psychique, revient à dire la nécessité de construire une parentalité interne protectrice, structurante, pour qu'émerge le sentiment d'existence et la sécurité identitaire supposant l'intériorisation d'une parentalité interne qui prend soin des différents aspects du soi individuel.

Cette recherche regorge un intérêt à la fois social et clinique car, non seulement elle permet à travers un argumentaire théorique la compréhension des patterns transactionnels qui se tissent dans la situation d'adoption, mais

aussi elle fournit un matériel clinique s'inspirant du secret des origines dans sa transmission trans et intergénérationnelle. L'éducation et l'intégration sociale du sujet se doivent de s'appuyer sur une approche favorisant un accompagnement respectueux des enfants et des adolescents comme personne (Durkheim, 1975) vers un projet personnel et professionnel. En effet, la personne n'est pas un individu anémique, indifférencié, dans la mesure où, elle est un sujet de l'institution, appelé à intégrer le tiers de la distance symbolique, le souci de l'autre et de soi-même comme tiers personnel (Martinez, 1997, 2002, 2009). L'instauration de la bonne distance et la médiation extérieure aussi bien dans la famille que dans la société passe par : les médiations symboliques des codes de savoirs textuels disciplinaires ; un travail réflexif du sur ses « non-dits » de son emprise vers l'autolimitation ; le recours à l'institution avec ses rites d'interactions, ses normes et ses interdits.

---

### Références bibliographiques

---

**Allais Juliette** (2011), *Guérir de sa famille et de son histoire avec la psychogénéalogie*, Paris, Édito.

**Awono Levodo Thomas Fabrice et Mgbwa Vandelin** (2022), Désétayage narcissique et vulnérabilité identitaire chez l'adolescent en situation d'adoption, *Revue DELLA*, 2, 267-277 p.

**Belnamsili Lamia** (2020), Le vécu psychologique des enfants orphelins de mère, *Revue Académique des études sociales et humanitaire*, 12 (1), 294-309 p.

**Cicccone Albert** (2012), Contenance, enveloppe psychique et parentalité interne soignante, *Journal de la psychanalyse de l'enfant*, 2 (2), 397-433 p.

**Cicccone Albert** (2014), Transmission psychique et parentalité, *Cliopsy*, 11, 17-38 p.

**Durkheim Émile** (1975b), *Religion, morale, anomie*, Paris, Les Éditions de minuit.

**Hanus Michel** (2007), *Les deuils dans la vie : deuils et séparations chez l'adulte et chez l'enfant* (3<sup>éd</sup>), Paris, Maloine.

**Kuyu Mwiswa Camille** (2005), *Parenté et famille dans les cultures africaines*, Boulevard Arago, Karthala.

**Le Run Jean-Louis** (2017), La transmission troublée, l'exemple de l'adoption, *Enfances & Psy*, 75, 35-50 p.

**Martinez Marie-Louise** (1997), *Vers la réduction de la violence à l'école, contribution à l'étude de quelques concepts pour une anthropologie relationnelle de la personne en philosophie de l'éducation*, Paris, Édition du Septentrion.

**Martinez Marie-Louise** (2002), *L'émergence de la personne ; éduquer, accompagner*, Paris, L'Harmattan.

**Martinez Marie-Louise** (2009), *Construction des identités personnelle, sociales et professionnelles en éducation et en formation*, Paris, L'Harmattan.

**Martinez Marie-Louise** (2010), Crise d'adolescence, crise de différences : approche anthropologique des violences éducatives actuelles, *Enfances & Psy*, 46(1), 157-164 p.

**Ndjodo Luc** (2011), *Les enfants de la transition, une génération en danger ?* Yaoundé, Editions Yonga & Parters.

**Rude-Antoine Edwige** (2006), Filiation adoptive et transmission familiale. Les enfants adoptés à l'étranger, *Pensée plurielle*, 1 (11), 91-97 p.

**Tsala Tsala Jacques-Philippe** (2007), Secret de famille et clinique de la famille africaine, *Le divan familial*, 19 (2), 31-46 p.

**Verrier Nancy Newton** (2019), *L'enfant adopté : comprendre la blessure primitive*, Bruxelles, De Boeck.